

24 images

24 iMAGES

Voyage en grande utopie *Tigerstreifenbaby wartet auf Tarzan* de Rudolf Thome

Gérard Grugeau

Number 95, Winter 1998–1999

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/24332ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (print)

1923-5097 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Grugeau, G. (1998). Review of [Voyage en grande utopie / *Tigerstreifenbaby wartet auf Tarzan* de Rudolf Thome]. *24 images*, (95), 53–53.

Tigerstreifenbaby wartet auf Tarzan de Rudolf Thome



Frank (Herbert Fritsch) tenant le serpent du «paradis» devant la maison de l'utopie. Laura (Valeska Hanel) et Luise (Cora Frost).

VOYAGE EN GRANDE UTOPIE

PAR GÉRARD GRUGEAU

On s'ennuyait ferme de Rudolf Thome, de la douce ironie de ses contes philosophiques sur l'Allemagne contemporaine qui réussissent à entremêler subtilement le général et le particulier dans les rets de la fiction (*Coup de foudre*), de la finesse de ses métaphores chargées de mythologie où les hommes et les déesses (*Le philosophe*) se croisent le temps de quelque voyage en grande utopie. Coiffé de son titre énigmatique (une ligne d'un poème qui aurait déclenché le désir de fiction), *Tigerstreifenbaby wartet auf Tarzan* (littéralement «Bébé Tigre tigré se languit de Tarzan») ne marque pas à cet égard de réelle rupture avec la trilogie des «Visages de l'amour», les trois précédents films de Thome, même si le récit prend cette fois ouvertement la science-fiction comme point de départ. Propulsé sur notre planète depuis un futur improbable où la gent féminine a disparu et où les hommes sont devenus immortels, Frank Mackay recherche sur Terre une femme d'aujourd'hui pour la ramener dans son univers. Il en trouvera

finale deux sur son chemin (Luise et Laura) et, avant de repartir dans l'espace, il réalisera avec elles le vieux rêve de l'harmonie universelle dans la «maison de l'utopie», dont les piliers semblent soutenir le monde. Seule Luise survivra, avec l'enfant de ce «Tarzan» blond venu d'ailleurs, sorte d'Apollon chargé d'or qui propage autour de lui l'esprit de concorde, tout en se languissant de son humanité perdue (lire mortalité), comme les anges dans *Les ailes du désir* de Wim Wenders.

Le réalisateur du *Microscope* continue donc de filmer au présent, sur le mode de la fable moderne, des utopies amoureuses vécues en petite communauté, qui semblent ici renvoyer métaphoriquement à l'état des lieux d'un *pays à naître*, aux prises avec ses propres incertitudes. Luise parle à Frank du malaise qui traverse l'Allemagne. Au même instant, un homme — russe — est abattu sous leurs yeux. En une séquence, Thome dit tout de «la fin» du communisme et des désillusions de la réunification. La fiction

consacre une fois de plus le repli sur la sphère privée (même si l'idée même de couple est indissociable du politique et de l'économique), lieu ultime de la mise à l'épreuve des utopies communautaires, voire de quelques mythes apolliniens et dionysiaques. Entre les deux femmes (les deux Allemagne réconciliées?), un demi-dieu réalise provisoirement l'équilibre et l'harmonie des désirs par le développement de la conscience... même si sous la surface lisse de l'embellissement du monde, du paradis réinventé, l'horreur (déchaînement des forces subconscientes?) guette toujours: voir les séquences du serpent gobant la souris, ou le carnage final orchestré par le mari jaloux. Fiction d'Allemagne(s) donc vue à travers le regard incisif d'un «ethnologue amoureux» porteur d'une morale sans obligation ni sanction, qui radiographie le quotidien et parvient à l'apaiser en élevant le réel au rang de mythe. La grande force du cinéma de Thome est de l'ordre de l'alchimie. À partir de récits à la fois extravagants et faussement simples (voir les détours de la narration), d'un plaisir contagieux de l'écriture et d'un réel attachement aux acteurs, le cinéaste réussit en fait à transmuter le réel en une sorte de songe éveillé qui confère au mythe son existence esthétique. Fluidité lénifiante du montage, travail sur les couleurs (vives, acidulées), beauté lumineuse des corps, ivresse apaisante de l'amour, ludisme des situations: tout l'art de Thome est là, dans cette capacité singulière de recréer le monde et de nous amener sur le terrain du bonheur, tout en jouant constamment du décalage de l'ironie pour installer une sorte de distance critique par rapport au réel et au destin de ses personnages. Le temps d'abolir le temps, le monde se remet alors à rêver son avenir... Et le cinéma de courir après son innocence perdue, nous gratifiant au passage de ses images pacifiantes qui nous font aujourd'hui si cruellement défaut. ■

TIGERSTREIFENBABY WARTET AUF TARZAN

Allemagne 1997. Ré. et scé.: Rudolf Thome. Ph.: Carsten Thiele. Mont.: Dörte Völz-Mammarella. Mus.: Wolfgang Böhmer. Int.: Herbert Fritsch, Cora Frost, Valeska Hanel, Irm Hermann, Rüdiger Vogler, Tilo Werner. 118 minutes. Couleur.